

XYZ. La revue de la nouvelle



Personne ne se souvient de la soupe aux quenouilles

Annie Dulong

Numéro 74, été 2003

Mémoire(s)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3650ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dulong, A. (2003). Personne ne se souvient de la soupe aux quenouilles. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (74), 59–65.

Personne ne se souvient de la soupe aux quenouilles

Annie Dulong

I

Avant aujourd'hui, je n'avais jamais vu le visage de la mort. Jamais prononcé les mots d'adieu. Jamais regardé un corps en me disant qu'il disparaîtrait, que je ne le toucherais plus. La mort n'avait été qu'un cercueil, parfois ouvert, parfois fermé, l'impression étrange de quelqu'un que j'aurais connu il y a très longtemps.

Que dit-on à quelqu'un qui va mourir ? Elle avait les yeux ouverts mais le regard vide, comme si elle voyait au delà de moi. Son visage était ravagé par les tentatives de réanimation. De temps à autre, sa respiration s'espaçait. Ma main sur son front, je guettais la mort, ne sachant pas trop si je devais la craindre ou la souhaiter.

Le petit espace qui lui avait été assigné était étrangement silencieux. On n'y entendait que le bruit des machines, le claquement du respirateur. Même les mouvements de l'unité des soins intensifs ne semblaient pas pouvoir se rendre jusqu'à nous, comme si l'avancée de la mort avait créé un sas qui empêchait le monde extérieur de nous atteindre.

J'avais oublié qu'elle allait mourir. J'aurais dû m'en rappeler. J'aurais été moins surprise, plus préparée. J'aurais su quoi lui dire. Je ne pouvais pas lui dire qu'elle allait s'en sortir. Il était trop tard pour cela, au moins dix ans trop tard. Depuis le début, nous riions d'eux, ces médecins au visage compassé qui lui annonçaient l'issue chaque fois plus définitive, l'échéance toujours plus proche. Depuis le début, elle jouait à les contredire. Ils avaient dit six mois, il y a dix ans, alors pourquoi cette fois aurait-elle été différente ? Mais elle ne riait pas. Ne résistait pas. Plus maintenant. Ils avaient gagné. La mort l'avait rattrapée, et moi avec elle.

Elle leva sa main. Je ne sais pas si ce n'était qu'un réflexe. Je cherchai dans ses yeux la trace de sa présence, mais il n'y avait que ce vide qui m'aspirait. Alors, ma main sur son front, je lui ai murmuré une berceuse, des mots pour l'aider à dormir. Et il m'a semblé que son corps s'apaisait, un moment du moins, et qu'elle dormait, peut-être, qu'elle se reposait un instant avant de recommencer à se battre pour respirer.

Debout à son chevet, j'ai su que je ne lui parlerais plus jamais.



Elle est morte. Son visage est paisible. J'ai peine à reconnaître son corps abandonné sur les draps d'un faux vert. Il est trop étale, trop immobile. Je ne l'ai jamais vue ainsi, aussi silencieuse, comme si elle écoutait quelque chose.

II

J'attends. Il pleut et j'attends, sous une fine bruine, traître, presque malhonnête. J'attends midi. À quoi bon un parapluie, me suis-je dit ce matin en quittant l'hôtel. C'est le mois d'août, en août, il fait chaud à Vienne. Trois heures plus tard : trempée par un nuage de gouttelettes en suspension, traversée par l'humidité de cette fausse journée d'été. Je grelotte.

J'attends midi. Depuis sa mort, j'attends. J'attends de ne plus entendre le respirateur ralentir puis s'arrêter. J'attends de partir, de ne plus être là. De perdre ce désir de rester au milieu de nulle part. J'attends octobre à Vienne parce qu'alors les touristes l'auront fuie et je serai vraiment seule, sans ce risque constant qu'une vieille personne ne m'accoste au musée pour que je lui explique en français comment se rendre sur le Ring. Je n'ai rien contre les vieilles personnes, mais j'aime mon anonymat, j'aime ne rien comprendre de ce qui se dit autour de moi, je veux cette solitude

du nulle part et de la langue étrangère, je veux me perdre ici dans la masse de tous ceux qui doivent travailler et vivre et aller chercher les enfants à la garderie.



J'avais huit ans quand j'ai remarqué pour la première fois la différence. Le silence qui entourait les vacances d'été ne ressemblait en rien à ce qui se passait autour de moi. Dès le printemps, parfois même avant la fin de l'hiver, mes amis savaient où ils passeraient leurs vacances avec leurs parents. Ils comparaient, enviaient la chance qui conduirait un tel à la montagne et l'autre à la plage.

Chez nous, c'était différent. Le printemps arrivait, puis l'été, parfois même le mois d'août, et nous ne savions pas encore où nous allions, ni même si nous partirions. Au moment où le mystère achevait notre patience et où nous commencions à penser que la piscine municipale serait notre seul périple pour l'été, le chien était envoyé en pension et nous nous retrouvions un matin, mes frères et moi, encore ensommeillés, entassés à l'arrière de la voiture, en route vers une destination que nous découvririons une fois arrivés, parce que le plus beau du voyage, c'était cette paix de la route.



J'ai seulement voulu quitter la ville. Voilà tout. Rien de mal dans ça, rien de bien difficile à comprendre. Pour une fois, pour la première fois depuis des mois, des années, je voulais aller où personne ne me connaissait et être oubliée. J'ai choisi d'aller là où je ne comprendrais rien, ni les sons dans les rues, ni les mots sur les panneaux de signalisation. Aux amis qui offraient de faire un bout de chemin avec moi, j'ai menti, brouillant délibérément les pistes. Je voulais être nulle part, donner au mot vacance son plein sens : un vide entre deux espaces. C'était tout. Pas de tristesse, pas d'amertume, pas même d'ennui. Juste une vacance.

Mais il a fallu qu'après tant d'heures en avion et en train, alors que j'étais proche du but, de ce nulle part où plus personne ne pourrait me rejoindre, cet homme choisisse de s'installer avec son complet bien coupé à côté de moi. Au moins, il ne voulait pas me débiter toute sa vie. Au moins, me suis-je dit, rassurée, il ne me regarde pas d'un air narquois, ou encore avec une ombre de désir dans le regard. Il m'ignore, et c'est tout ce que je veux. Je me suis endormie. Lui aussi, du moins je le crois.



Un immense chêne habitait ma fenêtre sans rideau. Le soir, ses branches faisaient des ombres sur mon lit. J'aimais m'endormir en jouant avec elles. Elles me rassuraient.

J'habitais une petite rue où je pouvais reconnaître les voitures au son qu'elles faisaient. Lorsque le voisin de gauche rentrait chez lui, il écrasait, jour après jour, l'un ou l'autre des jouets des enfants, et ça faisait un bruit de plastique froissé, comme s'il cassait des noix. À la maison, on se demandait en souriant si le bruit serait le même lorsqu'il écraserait l'un de ses six enfants.

Le voisin de droite avait un diesel poussif qu'il ne sortait que lorsqu'il voulait aller boire. Il devait le faire rouler longtemps avant de pouvoir partir. Quand il partait. Un autre voisin cachait son ventre et sa prostate usée derrière une voiture sport que le policier du coin s'amusait à intercepter pour n'importe quelle raison.

C'était apaisant que mon monde soit ainsi délimité par le cadre d'une fenêtre et le bruit de quelques voitures. J'y faisais entrer tout ce que j'entendais, du plus petit craquement aux ronflements de mes frères, en passant par les jappements du chien qui n'aimait pas, contrairement à moi, les ombres sur les murs et les voitures dans la nuit. Chaque frémissement correspondait à un moment de cette histoire que je récrivais chaque soir avant de m'endormir, entre les branches du chêne et le passage des voitures.

Mon histoire manquait désespérément de rebondissements, parfaitement étale, sans aucune aspérité. J'avais peur de tout, alors je n'allais quand même pas en rajouter en imaginant des

fantômes sous mon lit. Il y en avait déjà, des fantômes, des vrais, je les entendais tous les soirs crier, claquer des portes, démarrer en trombe.

Mes fantômes, les vrais, ceux qui faisaient l'épicerie, m'aidaient pour mes devoirs, ceux qui jouaient à se réconcilier aussi violemment qu'ils s'étaient menacés, ceux-là n'ont rien à voir avec ma décision soudaine de partir. Peut-être est-ce la faute des longues heures en voiture. Ou encore celle de la soupe aux quenouilles. Mais personne ne s'en souvient.



Je ne me suis pas réveillée au moment où nous passions la frontière. Ni lorsque l'autobus s'est arrêté, peu de temps après, pour nous permettre de nous délier les jambes un peu. Ce n'est qu'après, lorsque le soleil a commencé à se lever et m'a éblouie, que j'ai ouvert les yeux. Des montagnes. On approchait. J'ai regardé le type à côté de moi. Il ne bougeait pas. Il dormait, voilà tout.



Ce n'est pas une grande histoire. Des enfants, dehors, assis autour de la grande chaudière blanche pleine de quenouilles. Ils attendent la pluie. Rien de particulier, ni drôle ni tragique.

Il a bel et bien plu. Un orage d'été. Les enfants ont dû rentrer, à cause des arbres, des fils électriques. La chaudière s'est remplie, comme il le fallait, et il ne restait plus qu'à remuer un peu pour que les quenouilles achèvent de se défaire en une soupe brunâtre. Cela a pris toute la journée des enfants et, à la fin de l'été, quand les idées manquent et qu'on commence malgré soi à jouer à l'école, la soupe aux quenouilles est bien utile pour passer le temps.

Peut-être suis-je la seule à me souvenir de cette histoire. Peut-être n'est-ce pas une raison suffisante pour partir à l'autre bout du monde. Mais j'ai oublié le nom des enfants. Ils se sont lentement effacés de ma vie, sans aucune rupture flamboyante ou abandon intolérable. Rien qui nécessite que je m'arrête pour les

retrouver. Mais ce sont ces visages oubliés qui me troublent. Les échos de leurs voix.

Je suis partie parce que, certains soirs, j'avais l'impression d'être perdue au milieu de mon petit salon bleu, seule et perdue au milieu de gens dont les voix devenaient de plus en plus lointaines et indistinctes, murmure continu qui restait même lorsqu'il n'y avait plus personne. Même les cathédrales silencieuses de Bach ne réussissaient pas à faire taire ce bourdonnement. Les bars enfumés, le frémissement des voix mêlées aux basses sourdes, même cela n'y pouvait rien.

Tout ce que j'ai voulu, c'est ne plus entendre. Qu'il ne reste qu'un grand silence en moi. Je voulais laisser ces restes du passé, tous, sur une route. Me retourner, interrompre un moment ma marche et les apercevoir là, s'évanouissant devant mes yeux, disparaissant dans le bitume ou le gravillon. Les voir me quitter et être enfin seule, vraiment seule, légère, libre de commencer à vivre.

III

Un murmure dans l'allée. Quelqu'un s'arrête à ma hauteur. Regarde l'homme. Délicatement, pose une main sur son visage, sur sa poitrine. Aucune réaction. Le conducteur marche vers nous. On est arrivé ? que je lui demande. Silence. Peut-être qu'il ne me comprend pas. Je montre mon billet, la destination. Il pose sur moi un regard intrigué, inquiet, presque effrayé. Puis, dans un français plus qu'approximatif : Madame, vous connaissez monsieur ? Non, je ne connais personne. Vous êtes certaine de ne pas le connaître ? Oui. Même pas son nom, ni d'où il vient ? Non, pourquoi ? Il est mort madame.



À côté de moi, il y avait la mort. Elle n'avait longtemps été qu'une ombre lointaine, le sujet de plaisanteries et de remarques

idiotes et embarrassées. Puis, elle avait pris le visage de quelqu'un qui, pourtant, semblait ne jamais pouvoir disparaître. Et voilà qu'en la fuyant je la retrouvais là, dans le silence de cet homme que je ne connaissais pas et qui ne bougeait pas, affalé à côté de moi.

Il a fallu que je m'assoie à côté de cet homme. Que jamais je ne pose mon regard sur lui. Et cela a fait de moi quelqu'un d'absolument suspect. Qui, lors d'un long trajet en autobus, ne pose jamais son regard sur la personne qui respire à côté ? J'ai eu envie de leur répondre que, justement, il ne respirait pas. Et puis, si je l'avais regardé, lui, cet homme sans visage, qu'aurais-je vu ? Son corps assis inconfortablement dans cet autobus montrait-il qu'il allait mourir ? Aurais-je compris qu'il allait tout simplement cesser de respirer, quelques heures plus tard ?

Sauf que je ne l'ai pas regardé. Parce que je dormais, et bien, et que je n'entendais plus rien, enfin, plus de bourdonnement, rien. Je ne pouvais rien leur dire de cet homme, parce que j'avais choisi de l'ignorer. Je n'avais pas fait tout ce voyage, après sa mort à elle, pour chercher à la revoir sur le visage d'un inconnu.



Au début, lorsque nous étions encore inquiètes, avant que le temps ne nous apprenne à ignorer la menace qui pesait sur elle, nous avions parlé, presque théoriquement, du respirateur. Nous avions probablement dit ce que chaque personne dit dans ces circonstances : jamais elle ne consentirait à cela, cette mort différée par un appareil.

Après, je me souviens m'être rendu compte que nous n'en parlions plus. La mort s'éloignait, même si ses signes étaient là.

J'ai failli oublier la promesse que je lui avais faite. J'ai failli consentir à prolonger encore un peu notre attente de sa mort, juste un peu, pour m'habituer à son absence. Quelques heures durant, je me suis mise à croire à la possibilité d'un soudain revirement. Mais sa main s'est levée vers moi et ses yeux ne répondaient plus.